

La vie, c'est la création.

Lino Castex

C'est dans l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* que C. Bernard nous dit que « la vie c'est la création », et précisément que « dans tout germe vivant, il y a une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'être vivant reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice ». Vivre c'est être créé, procédé d'une naissance et créer — ou plutôt pro-créer. Le vivant s'inscrit dans une création, celle de la vie en lui qui vient bouleverser l'ordre de la matière. La vie c'est la création dans la matière de quelque chose qui tout en étant composé de matière est plus que la matière, c'est être plus la vie. Et tout se passe comme si la vie faisait évènement dans la matière, il y a une fascination pour la vitalité, la diversité exubérante du vivant, qui dans toutes ses formes se présente comme une puissance, comme une « force vitale créatrice » pour reprendre les mots de Bernard. Il y a une fascination pour l'élan de la vie, l'émergence du vivant, la naissance et finalement la croissance. *Phusis* en grec vient de *Phuein*, croître et *natura* en latin vient de *nascor*, naître. L'étonnement face aux formes de la nature est un étonnement face à son développement, à sa productivité, bref à sa créativité. La vie est ce qui s'introduit dans la matière comme une valeur, une énergie que l'on retrouve dans l'idée de vitalité. Dire que la vie c'est la création c'est faire de cette vitalité créatrice l'être propre de la vie, et peut-être que la reproduction des êtres vivants constitue comme un cycle dans lequel la création constitue la condition de possibilité de la vie et ce vers quoi elle tend. La vie n'est-elle pas comme un flux dans lequel se développe toujours de nouvelles formes de vie ? Comment ne pas être ébahit devant la profusion de la vie ? 9000 espèces d'oiseaux, 350 000 de coléoptères, 28000 familles de poissons, 2 000 000 d'espèces connues à ce jour. La vie ne regarde pas à la dépense, elle apparaît comme une production de formes infinies les unes toutes aussi surprenantes que les autres. Tout se passe comme si rien ne pouvait arrêter la création de la vie. Et pourtant, au bout de la vie il y a la mort. Vivre c'est être en vie jusqu'à la mort. Et peut-être que sur ce point, dès l'on vit on s'apprête à mourir, et alors vivre c'est lutter contre la destruction de la vie en soi. Croître n'est-ce pas déjà vieillir ? Grandir n'est-ce pas s'approcher plus près encore de la mort. La vie est donnée avec la mort, et finalement, vivre c'est toujours survivre en attendant la mort. L'aphorisme « la vie c'est la création » est inséparable de son négatif « la vie c'est la mort ». La vie c'est précisément l'espace pris entre deux polarités que Derrida synthétise en faisant sauter le « et » prépositionnel pour parler inséparablement de « La vie la mort ». Dès lors, une pensée de la vie est inséparable d'une pensée de la mort sans en faire forcément deux temps discontinus, il y a peut-être la mort dans la vie. Et pourtant, si la vie fascine, c'est précisément parce qu'elle est une axiologie productrice de normes et de valeurs qui lui sont propres. Dire tautologiquement qu'être vivant c'est être en vie c'est précisément montrer qu'il y a un espace de la vie, donné avec la vie, entretenu par la vie, créé par la vie. La vie ne peut s'abstraire de la vie parce qu'elle est une création autonome. La vie se donne avec la vie, la vie se crée. C'est cette vitalité créative de la vie que nous interrogerons dans un premier temps. Mais, pour autant, il est impossible de séparer la vie de la mort, et faire de la vie une pure création c'est ignorer l'essence

properment douloureuse, tragique de la vie, qui n'est en fait qu'une lutte contre la mort. Enfin, on pourra se demander si la créativité de la vie, la processualité du vivant, polarisé entre la vie et la mort, la mobilité et la permanence, l'identité et le renouvellement, toujours pris dans un mouvement d'évolution et d'adaptabilité – si cette création de la vie ne rend pas impossible sa conceptualisation. Le paradoxe n'est-il pas que parce-que la vie c'est la création, il est impossible de dire "la vie c'est".

L'apparition de la vie c'est l'apparition de la créativité dans la matière. La première des créations et celle qui fascine le plus c'est bien la création de la vie que l'on retrouve dans tous les discours religieux sur la genèse. La question brûlante de la vie c'est la question de l'émergence de la vie sur Terre, la question de l'apparition du vivant dans la matière. Le discours sur la création c'est le discours sur la première fois, sur l'apparition, sur la nouveauté, et le vivant est bien ce qui apparaît comme une anomalie dans son émergence.

D'un côté le vivant naît du vivant : la génération spontanée est un préjugé définitivement réfuté. De l'autre, le vivant est constitué des mêmes éléments que la matière. Le vivant est constitué de non vivant. Le concept d'émergence (aujourd'hui omniprésent dans le discours des sciences contemporaines pour désigner les galaxies, corps chimiques, vie sur terre) permet de penser ce paradoxe (ou peut-être seulement de le nommer) : « le problème de l'émergence est celui de l'apparition de la nouveauté » nous dit Anne Fagot-Largeault (« L'émergence » in *Philosophie des sciences* II, Folio p. 939) et tel est précisément le problème de l'apparition de la vie. La première des questions sur la vie est précisément la question de son apparition : la vie apparaît comme du nouveau, donc comme du créé, et la théorie de la génération spontanée -longtemps entretenue- montre sur ce point la surprise, l'étonnement face à la vie, et d'ailleurs ne parle-t-on pas du miracle de la vie ? La vie fait événement dans la matière. Elle est un seuil de réalité à partir duquel le monde est bouleversé, la vie c'est la création d'un nouveau monde, le monde de la vie. Et sur ce point, il n'est pas étonnant qu'une philosophie de la vie soit une philosophie de la liberté, ou qu'elle puisse facilement situer la liberté dans l'histoire de la vie puisque la vie est la première manifestation, apparition de la liberté dans la nature. C'est en ce sens que pour Jonas, la vie fait "époque" dans la nature : elle est l'apparition de l'être comme possibilité ou liberté ou l'avènement de la liberté dans l'être. Le passage de l'être à la vie, c'est le passage du corps inorganique au corps organique. La vie commence avec le métabolisme, même à des dimensions microscopiques. Et ce passage est une « aventure » dans l'univers matériel. Elle constitue une révolution ontologique dans l'histoire de la matière en y introduisant « la première forme de liberté » (*Evolution et liberté*). Et cette liberté, c'est que la vie a à affirmer son identité, à persévérer dans son être. Le vivant est l'être qui a « à être », et donc qui a à affirmer son être, à se créer, c'est-à-dire l'être qui existe conditionnellement et de manière révocable. Dire « la vie c'est la création » peut se comprendre dans le fait que le phénomène du possible est un être du possible. Il y a une création au sens du discours religieux, c'est-à-dire une apparition de la vie dans la matière qui constitue un trou dans l'être, un pli dans le réel dans lequel apparaît le phénomène de la vie, l'apparition de la liberté dans la matière. Et cette liberté- paradoxalement contrainte puisque si l'être cesse de persévérer dans son être il disparaît- c'est l'apparition d'un être créateur dans la matière, de la création dans l'être.

Mais, si la vie fascine parce qu'elle est de l'ordre de l'inédit dans la matière, elle surprend aussi par l'exubérance de sa diversité. Si la vie est création c'est une création qui paraît infinie, qui dépasse les limites de l'entendement et de l'imagination. La profusion de vie semble pouvoir prendre toutes les formes possibles et la vie semble résister à toutes les contraintes physiques qui sembleraient devoir la rendre impossible. Avec les grands voyages et les grandes expéditions du XVIII^e on cultive en Europe une fascination pour l'exotisme et la luxuriance des formes de vies, ce que l'on découvre dans la nature dépasse tout ce que l'imaginaire aurait pu créer.

Et cette force créatrice de la vie s'incarne dans des vivants aux capacités de survie, de régénérations, d'auto-réparation, extraordinaires, comme la salamandre ou l'hydre d'eau douce dont les travaux visent à « *soustraire l'organique à la rationalité* » (comme nous dit Dagognet dans *Le vivant*) à voir dans le vivant un sur-réel, quelque chose d'hors de la raison. Le vivant est créateur dans des formes indéfiniment libres, la vie est un élan qui traverse la matière et qui est capable de produire des êtres presque sur-naturels. On cite encore : « ils suggèrent un vivant créateur de lui-même, inventif et incomparable ». Le vivant se signale par « le surnuméraire, le luxe et ses parades » (Dagognet). La vie est un sujet d'émerveillement pour l'esprit tant elle paraît abondante, foisonnante, variée. La vie est presque un excès d'imagination.

Mais cette créativité de la vie c'est aussi l'apparition d'une nouvelle normativité dans la matière, la vie c'est une création de nouvelles normes, de nouvelles lois propres à la vie. Si nous l'avons déjà dit, la vie est le passage d'un nouveau seuil de réalités c'est parce qu'elle se crée un monde de la vie. Cette création de nouvelles valeurs de vie, que Canguilhem nomme « normativité », est pour Nietzsche l'expression de la vie comme volonté de puissance. C'est ce qui permet de faire le lien entre la création de valeur et le thème de la santé. Dans les deux cas, la vie est ce qui se pense comme une axiologie créatrice de valeur. La vie est un dépassement de soi continu et l'expression d'un élan, d'une volonté de puissance, pour créer de nouveaux possibles, instituer de nouvelles valeurs. C'est cette aptitude à la création de nouvelles valeurs et de nouvelles normes ce que Nietzsche nomme « la grande santé ». Et sur ce point on peut faire le lien avec l'ouvrage de Canguilhem le normal et le pathologique, dans lequel il montre qu'Etre en bonne santé c'est tout simplement avoir la santé, c'est-à-dire dominer ses conditions de vie et d'autres possibles, au lieu de devoir les subir et renoncer à d'autres éventuelles, la « normativité » de la vie traduit la capacité de l'organisme d'adopter de nouvelles normes de vie, c'est la capacité d'introduire de la création dans le milieu. La créativité de la vie, la vitalité du vivant trouve un nouveau lexique chez Canguilhem qui parle d'« allure de vie ». Et cette allure étymologiquement la vitesse de déplacement du « train de la vie » traduit cette capacité de la vie à être création. « Vivre c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence qui ne peut lui-même être référé sans perdre sa signification originale » (*La connaissance de la vie*, p. 147). Il faut donc introduire une perspective axiologique dans les sciences de la vie, voir dans la vie un foyer de créations de valeurs. Pour autant, et c'est vrai chez Canguilhem, santé et maladie sont également vitales, elles sont les deux allures de la vie. La vie est une création toujours soumise à la destruction. La vie n'est-elle pas avant tout une lutte contre la mort ?

Dès qu'il y a la vie il y a la destruction, la mort est donnée avec la vie, et seule l'apparition de la vie, le moment de la naissance, de l'émergence du vivant échappe à la facticité de la mort. Une fois que l'on vit, on meure. Et ensuite, la vie se présente comme une lutte incessante pour sa conservation. La capacité de mourir est à la racine même de la vie. La possibilité de ma mort fait la réalité de la vie. Est vivant et peut être objet de la connaissance biologique toute chose dont on peut décrire l'histoire prise entre sa naissance et sa mort. La vie n'est rien d'autre que la transition entre la naissance et la mort. Il suffit sur ce point de revenir aux analyses de Jonas sur l'apparition de la vie. La liberté a un coût : cette première forme de liberté qui distingue la vie de la matière inerte est un privilège qui paradoxalement apporte « le fardeau des besoins » et oblige à affronter la précarité.

Car si le vivant est un être fait de polarités, la polarité fondamentale est celle de l'être et du non-être, qui constitue pour ainsi dire la polarité de la vie elle-même. : « la vie porte en soi la mort, non pas en dépit de ce qu'elle est la vie, mais en vertu de ce qu'elle l'est » (*Le phénomène de la vie*, p. 16). L'avènement de la vie dans l'univers est l'avènement de la mort dans l'être. Pouvoir ne pas être, pouvoir ne plus être est constitutif de l'être comme possibilité, c'est-à-dire l'être comme vie. La mort produit l'identité de la vie. La liberté organique est en même temps la plus lourde des nécessités, nécessaire liberté pour ne

pas cesser d'être. La mort est inscrite dans la vie. Et d'ailleurs, comme le montre Derrida dans la deuxième séance de son séminaire « La vie la mort », c'est la mort qui constitue la véritable preuve de la vie, lorsque je vis je suis dans le « pré-jugé » de ma vie, et c'est ma mort qui vérifiera le fait que j'étais bien vivant. Il dit ainsi que la vie, « le « je vis » (au présent) est un « pré-jugement, une sentence précipitée, une anticipation qui ne pourra se vérifier, se remplir qu'au moment où le porteur du nom- celui qu'on appelle par préjugé, un vivant- sera mort » (*La vie la mort*, II p. 52). Il cite Nietzsche dans *Ecce Homo* « je vais vivant sur mon propre crédit, peut-être est-ce un préjugé (*vorurteil*) que je vive». En disant « la vie la mort » plutôt que la vie et la mort comme deux entités séparés, Derrida veut précisément montrer leur unité, ou plutôt « que cette altérité ou cette différence n'était pas de l'ordre de ce que la philosophie appelle opposition » (*La vie la mort*, I, p 19). Il y a un artifice naïf à considérer que « la vie c'est la création », car la vie c'est inévitablement la mort et sur ce point la vie apparaît comme une longue corruption jusqu'à la destruction et le retour à la pure matière. Comme le dit la fameuse formule de Bichat, la vie c'est « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». La vie est définie de manière négative, par opposition aux forces mortifères qui assaillent le vivant (stimuli externes qui l'agressent, et forces internes qui tendent à le décomposer).¹ Il faut accepter que l'essence de la vie est de nature douloureuse et exister malgré tout. C'est en ce sens que pour Heidegger l'égalité des vies découle de l'égalité des morts ; sitôt qu'un homme vient à la vie il est assez jeune pour mourir.

« Nous contemplons la nature brillante de beauté et de bonheur, et nous remarquons souvent une surabondance d'alimentation ; mais nous ne voyons pas, ou nous oublions que les oiseaux qui chantent perchés nonchalamment sur une branche, se nourrissent principalement d'insectes ou de graines » (Darwin, *L'origine des espèces*, ch. 3, GF, p. 114).

La nature qui nous apparaît comme une harmonie est un charnier à ciel ouvert, un carnage permanent, un état de guerre perpétuelle. La vie c'est la mort.

Avec la vie « il faut savoir par où le chemin passe », enfin plutôt où le chemin nous mène, vivre en étant conscient que notre vie est soumise continuellement à consomption. La vie porte en elle une négativité bien plus qu'une positivité créatrice, elle nous mène droit vers la mort. Voilà donc l'essence du pessimisme, la vie y apparaît comme une maladie, un sommeil ou un tombeau, c'est ce qu'exprime Leopardi dans son *Zibaldone* : « je me résous à ne pas vivre, à défaire ce que la nature a fait, à rendre inutile l'existence qu'elle m'a donnée, à en faire (autant que possible) une inexistence. Au spectacle de la vie, il eût mieux valu pour moi ne pas vivre ou ne pas naître ». ou encore « ma vie est un fardeau terrible » (*Lettre à Otto Eiser*). Le pessimisme tragique radicalise une détresse de vivre jusqu'à faire de la vie humaine une existence coupable qui doit expier la vie comme le fruit du péché.

Tout n'est que néant : « le rire » écrit par exemple ce dernier dans son *Éloge des oiseaux*, « apparut dans le monde après les larmes », comme un baume pour apaiser « les hommes qui sont les plus malheureux des animaux », précisément parce qu'ils ont conscience de la mortalité de la vie. Le nihilisme est passif et révèle à la vie le néant qu'elle est, dont elle provient et qu'elle est appelée à rejoindre- c'est le sens du memento mori chrétien.

Que Nietzsche transforme en nihilisme actif pour devenir le moyen de sa propre destruction et en « *memento vivere* » parce que l'existence est d'essence douloureuse, que « la vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche entre la souffrance et l'ennui » (Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*). Il faut assumer sa vie jusqu'à la mort, « ne pas oublier de vivre ». Et c'est ainsi que Nietzsche réalise une espèce d'apologie de la douleur, en la revendiquant comme la preuve de la vie qui passe en nous et qui se bat contre la mort : la douleur est un « signal d'alarme » de la vie. Il faut avoir conscience de la tragédie de la vie : *Nel mezzo del cammin di nostra vita mi ritrovai per una selva oscura* « au milieu du chemin de notre vie, je me retrouverai dans une forêt obscure » (incipit de *La divine comédie* de Dante) et alors, l'attitude nietzschéenne de « consolation » face à la tragédie de la vie se présente comme un courage intellectuel qui consiste à réprouver le pessimisme et à se résoudre à l'idée

¹ Et peut-être que la culture humaine est ce qui refuse précisément la trop simple réalité de la vie, le retour à la matière. « Le corps du défunt ne saurait être mangé comme de la vulgaire matière » ne cesse d'affirmer le geste de sépulture. Tout se passe comme si le vivant devait l'être encore après sa mort, échappant ainsi à son intégration dans la chaîne alimentaire.

que « la douleur et la souffrance ne sont pas des objections à la vie ; c'en sont des composantes nécessaires, et la prétention à s'en affranchir est une illusion délétère. Celui qui abolirait la souffrance supprimerait en un même temps la joie » (Arnaud Sorosina, *La force de vivre, Nietzsche et l'écriture du gai savoir*, p. 49). Vivre courageusement, c'est assumer que la vie n'est pas que création. Assumer comme le dit Canguilhem dans ses *Écrits sur la médecine* que « La mort est dans la vie ».

Mais, c'est bien cette bi-polarisation, cette oscillation de la vie, qui comme une pendule se balance entre son positif et son négatif, qui rend difficile le travail de conceptualisation. Et, dire la vie c'est, c'est précisément oublier que la vie est création et destruction. Dire c'est la vie permet de donner une définition de la vie, mais parce qu'il y a dans la vie cette création, n'est-ce pas ce qui en interdit la définition ? Parce qu'elle est création, on ne peut pas dire la vie c'est. Revenons sur ce point à l'analyse de Jonas qui nous montre bien que le vivant est tout sauf ce qui se maintient dans une définition unilatérale. LA vie est fondamentalement faite de polarité, et elle ne cesse de passer dans son autre, elle ne cesse de décoïncider d'avec elle-même. L'être vivant est un être fait de polarités, et Jonas en relève trois, entre soi et le monde, forme et matière, et liberté et nécessité. Ce qui se décline à travers chacune de ces polarités, et où la possibilité de la mort ne cesse d'être présente

1. Ne pouvoir être soi que dans l'ouverture au monde ; 2. ne pouvoir être une forme individuée que par composition de la matière ; 3. pouvoir être sur le mode du devoir être, son être comme possibilité, se paie d'une « obligation contraignante » d'actualiser sans fin cette possibilité. La liberté organique est en même temps la plus lourde nécessité – la vie représente ainsi un troisième concept de la liberté : 1. ni le libre-arbitre qui peut s'abstenir, qui peut choisir ou refuser, 2. ni la libre nécessité 3. mais la nécessité de la liberté pour ne pas cesser d'être. « Telle est l'antinomie de la liberté à la racine de la vie, et, dans sa forme la plus élémentaire, celle de la liberté du métabolisme lui-même » (*Evolution et liberté*, p. 44-45).

La vie est par essence antinomique et contradictoire, dire la vie c'est la création c'est passer à côté du fait que cette création est relative à une destruction, où que la liberté de la vie est suspendue à une nécessité. La vie porte en elle des polarités qui ne cessent de s'opposer et de rendre la vie même contradictoire.

Aussi la relation (métabolique) est-elle, à chaque fois, l'indice d'une transcendance et d'une dépendance : n'être un être que par son exposition au monde ; être une forme irréductible à sa matière sans pouvoir jamais s'en affranchir ; être libre dans la nécessité de sa propre possibilité.

Et, la difficulté, l'aporie ontologique de la vie c'est qu'elle est un être, un « c'est » mais que tout en étant elle n'est jamais identique à elle-même, l'être de la vie est un être qui tout ayant une ipséité est plongée dans un perpétuel devenir et renouvellement.

La vie est inséparable d'une fragilité, d'une existence en sursis et donc d'une temporalité constitutive – être dans la possibilité constante de ne plus l'être intègre le temps dans son être : le temps est l'étoffe, le tissu même de la vie : être le même dans un renouvellement constant sans être assuré de cette identité dans l'avenir même proche, parce qu'elle est une identité structurelle, processuelle, et plus exactement «métabolique». L'être vivant doit en permanence, intégralement se recomposer. L'identité de la forme organique relève du temps et non de l'espace : « C'est le temps, et non l'espace concomitant, qui est le médium de la totalité formelle du vivant » (*Evolution et liberté*, p. 41).

L'être vivant est comme le paradoxe de Thésée - effectif- parce que l'organisme change constamment toutes ses pièces, toutes ses parties. L'identité organique est maintenue malgré ce changement perpétuel. C'est une identité dans la différence permanente. Dire c'est la création permet peut-être sur ce point d'échapper à la définition de la vie puisque c'est un être dans le devenir, un être en perpétuel création, en perpétuel renouvellement. Chaque jour l'organisme du vivant fait mourir 50 à 70 milliards de cellules qui sont partiellement renouvelées. Le vivant est constamment partagé entre cette force vitale en lui qui en fait un bateau de Thésée en perpétuelle

reconstruction et la puissance de destruction — la mort — qui le travaille dès qu'il est en vie.

Et parce qu'elle est en perpétuelle création- recréation- corruption- la vie apparaît comme insaisissable, La vie semble être la réfutation même de la possibilité du concept. Le concept prétend prendre et saisir « *capiō* » en latin, c'est-à-dire prendre en ramenant le divers à l'unité d'une règle. Au contraire, la vie apparaît comme un pouvoir de création indéfini, immatrisable, inassignable. Comme si la vie produisait ce que l'intelligence n'aurait été capable de concevoir. C'est la thèse de fond de Bergson dans *L'évolution créatrice*: l'intelligence est inapte à saisir, comprendre la vie. Il faut selon lui d'emblée reconnaître la vanité de l'entreprise. Il faut penser la vie en sachant que la vie excède la pensée. Dans le monde vivant, l'individu croît puis décroît d'une manière continue, les espèces se transforment ou, à tout le moins, suscitent constamment dans leur sein des variétés nouvelles. Non seulement tout est en mouvement, mais le mouvement lui-même n'est que mobilité. Le dynamisme est la vérité du réel, l'univers « un jaillissement ininterrompu de nouveautés » (*L'évolution créatrice*) ; et la tâche fondamentale de la philosophie est de penser le « mouvant ». Vision du monde anti-platonicienne s'il en est : le devenir pur (le non-être selon Platon) constitue ici la réalité en soi, tandis que l'immutabilité et l'éternité (attributs des Idées) passent pour des artifices.

« En vain nous poussons le vivant dans tel ou tel de nos cadres. Tous les cadres craquent ».

Plus fort que le pouvoir de la pensée, le pouvoir de la vie. Comme le dit F. Jacob dans *Qu'est-ce que la vie ?* : « Le malheur est qu'il est particulièrement difficile, sinon impossible, de définir la vie. »

Ainsi, dire « la vie c'est la création » peut apparaître comme une solution éthique qui résiste à dire la vie autrement que ce qu'elle est, c'est-à-dire, l'absence de possibilité réel d'unité de permanence et d'identité. Dire la vie c'est la création c'est dire qu'il est presque impossible de répondre à l'oppressante question d'ontologie de « qu'est-ce que la vie ». Mais pour autant, il faut mettre en balance cette créativité de la vie avec la mort massive des êtres vivants. La vie ne fait pas de sentiments : elle est insensible à la pitié. Et, la créativité du vivant est inséparable de son négatif- la destruction- et la menace de mort inhérente à la vie. Le vivant est contradictoire et cette bipolarisation entre la vie et la mort constitue son intensité.